

Ciné-Bulles

Hiver forcé / *Après la neige* de Paul Barbeau Québec, 2012, 74 min

Loïc Darses

Volume 31, numéro 1, hiver 2013

URI : id.erudit.org/iderudit/68172ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darses, L. (2013). Hiver forcé / *Après la neige* de Paul Barbeau Québec, 2012, 74 min. *Ciné-Bulles*, 31(1), 54-54.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Après la neige

de Paul Barbeau

Hiver forcé

LOÏC DARSEZ

2009. On inspire, l'ère est numérique. En un souffle, dans le froid de l'hiver, un homme sombre. Incapable de s'adapter à un marché en pleine mutation causée par l'avènement du téléchargement illégal, sa maison de production de vidéoclips ferme ses portes. Ainsi privé de son échappatoire, il est contraint d'affronter d'autres échecs, plus douloureux, qu'occultaient jusque-là son ambition et sa soif de réussite : un père malade, esseulé, qui se meurt lentement derrière les murs blancs et aseptisés d'un hospice, et un fils égaré, délinquant, depuis trop longtemps ignoré, qui, faute d'une véritable figure paternelle, fuit perpétuellement. Se rattraper, peut-être, changer. Telle est la réalité de Paul Barbeau ou plutôt celle de sa fiction : **Après la neige**.

Ex-président de la défunte Nù Films, jadis la plus importante boîte de production de vidéoclips au Québec, le producteur chevronné, à qui l'on doit entre autres **Jo pour Jonathan** et **Roméo Onze**, signe, à titre de réalisateur, un premier film, intimiste et personnel, se situant à mi-chemin entre le récit autobiographique et le drame fictionnel. C'est aux côtés d'un père ayant pour uniques compagnons de misère un tourne-

disque et quelques vinyles (Jean Larouche) et d'un fils qui trouve sa seule voix dans le rap (Émile Schneider-Vanier), que Barbeau se glisse dans sa propre peau en incarnant Simon, un quadragénaire divorcé, financièrement brisé et aliéné de ses proches, tentant en vain d'agripper ce qui déjà lui a pourtant filé entre les doigts.

Une poignée de vide. L'impuissance d'un homme devant le lent gel du lac dans lequel il baigne malgré lui. Ce sentiment de dérive, de rivage qui s'éloigne : une crise de l'existence. Aussi urgente et pressée que la mise en œuvre du projet de Paul Barbeau. Projet émanant d'un besoin criant, chez l'auteur-réalisateur-interprète, de laisser une trace. En quelque sorte, d'attester quelque chose, mais surtout quelqu'un. D'affirmer de manière incontestable le fait d'exister, peu importe ce que cela implique. Mais c'est là justement que le film achoppe.

Après la neige est fait par et pour une seule et même personne. Maladresse de l'homme-orchestre ou spectacle du narcissisme exacerbé? Peu importe. Que ce soit par son jeu, minimaliste au point de devenir mineur, ou par des dialogues trop souvent navrants, qui désamorcent toute montée qui se voudrait dramatique, Barbeau livre ici une ébauche lacunaire d'un film encore en devenir qui laisse en bouche un âcre goût d'inachèvement et de précipitation.

De plus, c'est au détriment complet du rythme de son « court » long métrage, d'une durée de 74 minutes, contemplatif à souhait, que le cinéaste a fait le choix de la lenteur excessive et de la répétition exaspérante. En effet, des plans parfois interminables et trop souvent récurrents minent le récit en soulignant inutilement et de manière insistante ce qui devrait n'être que suggéré. Manie agaçante que ce « trop vouloir faire », si bien que cette approche, plus près du paraître que de l'être, en vient malheureusement, par son manque de réserve, à désintéresser totalement le spectateur du propos du film.

L'esthétique, terne, sobre, mais empreinte d'une sombre beauté, est néanmoins une franche réussite. Captées sur pellicule super 16, les images, d'une quiétude étonnamment reconfortante compte tenu de l'hiver sale et rigoureux qui est représenté, servent bien l'hommage nostalgique et clairvoyant à l'analogique qu'est aussi **Après la neige**. En fait, c'est d'un manque de recul que souffre ce film. Le cinéaste, en imposant de manière si oppressive sa démarche créative, ne le laisse pas respirer suffisamment. Résultat : un essai sincère traitant des ratées amères d'un homme en pleine crise de la quarantaine. Du réchauffé qui laisse froid. ▀



Québec / 2012 / 74 min

RÉAL., SCÉN. ET PROD. Paul Barbeau **IMAGE** Philippe Roy **SON** Marcel Chouinard et Sophie Cloutier **MUS.** France Book **MONT.** Salvador Valdez **INT.** Paul Barbeau, Émile Schneider-Vanier, Jean Larouche, Isabelle O'Brien, Benz Antoine **DIST.** Métropole Films